

Marc Le Bot

La partie du soprano solo dans le chœur

Roman



P.O.L

La partie du soprano solo
dans le chœur

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LES YEUX DE MON PÈRE, 1992

Chez d'autres éditeurs

LES PARENTHÈSES DU REGARD, *Fayard*, 1976

L'ŒIL DU PEINTRE, *Gallimard*, 1982

THÉÂTRE D'OMBRES À L'INTÉRIEUR, *André Dimanche*, 1984

IMAGES DU CORPS, *Présence contemporaine*, 1986

AUTRES FRAGMENTS DE LANGUE, *Brandes*, 1987

LE RÉEL INVOLÉ, *Fata Morgana*, 1988

PARFOIS, NUIT ET JOUR, *Fata Morgana*, 1988

UNE BLESSURE AU PIED D'ŒDIPE, *Plon*, 1989

LES NOMS PROPRES DES DIEUX, *Fata Morgana*, 1989

LA LUMIÈRE D'UN JOUR INVERSE, *Colodion*, 1990

IMAGES, MAGIES, *Présence contemporaine*, 1990

LA MAIN DE DIEU, LA MAIN DU DIABLE, *Fata Morgana*, 1991

PAUL KLEE, *Adrien Maeght*, 1992

LE NU NOCTURNE, *Colodion*, 1992

Marc Le Bot

La partie du soprano solo
dans le chœur

Roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-397-0

*L'enfance resterait à par-
faire si on ne veut pas la
considérer comme perdue à
jamais. Et, tandis que je
comprenais comment je la
perdais, je sentais en même
temps que jamais je ne
posséderais autre chose sur
quoi m'appuyer.*

Rainer Maria Rilke

Il fut blessé à mort au cours d'une brève fusillade.

L'armée faisait retraite. Elle se protégeait contre les francs-tireurs en postant des arrières-gardes aux carrefours des routes et dans les bourgades. Des harcèlements, des escarmouches, tels furent ici les derniers soubresauts de la guerre.

Les soldats embusqués tirent à l'aveuglette. Celui qui l'a tué n'a pas su qu'il l'avait tué.

Tueurs, tués n'ont plus ni visages ni noms dans nos guerres.

Et puisque à peine il sortait de l'enfance, il mourut de cette guerre sans en avoir été un combattant. Si bien que sa mort fut deux fois anonyme.

Une balle de hasard se logea dans son dos. Elle y brisa la colonne vertébrale. Parce que la nuit, déjà, rendait la visibilité incertaine, il s'était élancé pour traverser la rue. Il tomba au carrefour que tenait sous son feu la mitrailleuse allemande. Il ne mourut pas sur le coup. On l'entendit gémir. Puis il cessa ses plaintes. Son agonie dura peut-être la nuit entière. On ne sait pas. On ne pouvait le secourir. Ceux qui l'assistèrent dans sa mort se tenaient à distance : à l'angle d'une maison, à l'abri de son mur.

Quand les soldats eurent quitté la place, à l'aube, on vit que l'enfant était mort.

Longtemps je n'ai pas vieilli tant mes impatiences étaient grandes. Rien ne nous est jamais qu'intensément présent, pendant l'enfance ; nous n'avons ni passé ni avenir.

Puis, à mon tour, je fis cette expérience : le temps se met en marche lorsque notre pensée, un jour, bute sur l'impensable de la mort. A ce premier temps d'arrêt, le comptage du temps commence.

La nouvelle de cette mort provoqua en moi une stupeur, comme en regard d'une chose qui m'eût été, à la fois, intime et étrangère. Elle me rendit à nouveau présente une pensée amère : celle de l'attachement trouble, de l'amour peut-être que j'avais eu pour le jeune mort.

La pensée de cet amour qui fit retour ce jour-là s'était pourtant dissipée d'elle-même, sans seulement laisser une ombre derrière soi, lorsque j'avais quitté l'enfance, au cours de ce bref laps de temps où j'en fus arraché par le mûrissement du sexe. Son retour m'apprit que

nos amours ne sont jamais mortes mais que, peut-être, elles sont habitées par la mort de toujours, si bien qu'une mort les fait renaître.

Je n'étais pas présent quand eut lieu le combat de rue. Je ne sus rien de cette mort que plus tard, au hasard d'une rencontre dans une ville étrangère et du récit qu'un témoin m'en fit. Depuis trois ans ou davantage, dans le désir de tout en oublier, j'avais quitté les choses et lieux de notre commune enfance.

Mais je me pris aussitôt à imaginer l'événement et ses circonstances. Parce qu'on n'avait su m'en dire que peu de chose, je le fis en empruntant à mes souvenirs.

L'image que j'en ai formée m'occupe aujourd'hui encore. Je n'ai plus cessé de la reprendre depuis le jour où je suis entré dans ce travail de mémoire.

Comme chacun, je suis inquiet de mon enfance. J'en parcours le souvenir comme on

ferait d'un labyrinthe : je m'y avance dans le désir et dans la crainte de saisir enfin à bras le corps quelque fantôme intérieur. Ce fantôme serait, pour moi, celui de quel enfant mort ? Celui de mon enfance morte ? celui de l'enfant mort ?

Nos enfances sont imaginaires. Les récits que nous nous en faisons sont changeants. Ils sont semblables au récit verbal de nos rêves nocturnes dont les images fiévreuses sont saisies par le froid des mots. Et nous voici cherchant à les assembler d'autre sorte, dans l'espoir de les raviver.

Ni la mémoire ni le rêve ne sont faits d'images si secrètes que nous ne puissions en parler. Mais la vue qu'on a d'elles est comme la vision de nos yeux : marquée par une tache aveugle. Cette tache d'origine est l'enfance. L'enfance, en nous, est un originaire aveuglement et nous ne cessons de tâtonner dans les pensées que nous en formons.

Dans l'imagination que je forme de cette mort, je me trouve pris comme dans l'intrigue d'un théâtre absurde.

J'y suis dans la position d'un acteur dont le déroulement du drame aurait interrompu le rôle à la fin d'un acte. Il traverserait les coulisses et gagnerait la salle pour y prendre place en spectateur. Mais l'acteur désœuvré voit alors, avec inquiétude, que pendant sa brève absence l'action s'est arrêtée. Les personnages se sont figés dans leurs poses. Le sentiment d'inquiétude qu'il éprouve est le même que provoque le spectacle des tableaux vivants que naguère les photographes mettaient en scène avant d'en fixer l'image. Le vif y prend la fixité des statues, dans des poses qu'on veut imiter souvent de l'art antique. Il est, en regard de nous, à cette distance infime et, cependant, infinie où la mort tient soudainement le vivant immobile.

Pour moi, faisant ce travail de mémoire, je suis acteur dans cette histoire, puis j'en deviens un

spectateur déjà placé dans une perspective lointaine. Quand, enfin, l'intrusion de la mort dans le cours des événements m'appelle à en recomposer les détours, j'en deviens le metteur en scène.

Mais celui-ci serait devenu fou. Il reprend inlassablement son ouvrage. Il serait sans l'espoir, sans même le désir que le cours des choses trouve son sens tant serait grande l'absurdité du temps mort qui serait venu l'interrompre.

Mon émotion est trouble à imaginer le cadavre étendu à ce carrefour. C'est à croire que l'image de la mort est la représentation la plus nue de l'amour.

Je tiens, tous à la fois, les rôles opposés dans cette scène. Je suis le mort. Je suis celui de la mitrailleuse allemande. Je suis la mère de l'enfant, en pleurs. Je suis le témoin caché par le coin du mur. Je suis le tueur et le tué ensemble, l'immobilité insensible et l'insupportable douleur.

Je dirais : je suis celui qui a tiré à l'improviste. La mort serait venue de moi en cet instant où le jour éclairait encore, mais à peine, la scène où je pourrais tuer. Je serais le mort aussi. La douleur serait moi. Elle serait dans ma colonne vertébrale, là où je suis touché à mort, la lente douleur qui s'amenuise quand le jour point, et qui s'achève à l'aube quand on voit que l'enfant est mort. Je dirais : mais lui qui voyait tout, caché au coin d'un mur du carrefour, l'autre était moi. Je regardais. J'entendais la rumeur de la ville. Elle s'était presque tue cette nuit-là, elle était assourdie par l'éclatement des balles.

La mort enfin serait là. Elle ne s'adresserait à personne. Elle serait en chacun sa mort propre. La mort de tous, je me l'approprierais.

Autant dire que je ne suis personne ou que je suis un imposteur puisque, dans le souvenir de mon passé, j'occupe toutes les places. Je porte

chacun des masques de cette même énigme qui nous occupe tous et que nous désignons sous les noms accouplés de l'amour et de la mort.

Sur le théâtre de sa mémoire, qui ne joue tous les rôles à la fois ? qui ne mêle entre eux tous les temps ? Chacun demeure, en cela, celui qu'il était dans l'enfance. Il est semblable à l'enfant royal qu'est le Temps, selon Héraclite : sa royauté tient à ce qu'il joue avec tous les noms du temps, comme on déplace des pions de case en case ou comme on lance les dés pour qu'ils retombent sur toutes leurs faces.

Pour moi que mes rêveries portent vers les fables et les poèmes, cette histoire d'un amour dont l'image s'accomplit dans la figure d'une mort est la même que les Grecs anciens inventèrent pour tenter de nommer les forces qui sont en jeu dans le travail des œuvres d'art. La première effigie humaine, selon eux, fut celle de cette reine de Thèbes pleurant ses enfants

morts, que le dieu change en une statue de pierre.

L'amour que nous avons de l'art et le souvenir de nos amours seraient l'effet d'un même travail de mémoire. Tous deux mettent en cause l'amour que nous avons des corps et ces amours duelles rejoindraient l'expérience de cette rupture du temps que nous faisons en rencontrant la mort. Bien que nous ne le comprenions que tard, nous acquérons ce savoir dès l'enfance. Lorsque la nouvelle me parvint de cette mort, ma mémoire fit le même travail que le dieu sculpteur. Telle est l'œuvre : elle sculpte un corps dans la pierre comme le froid de ses membres raidit le corps du mort.

Les quatre coins des rues, en ce carrefour, j'en garde l'image nette dans ma mémoire visuelle. J'imagine nettement aussi la nuit qui tombe puis le lever du jour : j'ai assisté, dans cette ville, à bien des crépuscules du matin et du

Quel visage n'est ancien ? Lequel ne porte les marques de son visage-enfant à contresens de ses rides ? L'enfance n'est pas un âge parmi les âges de la vie. Elle est, en nous, ce qui ne parle pas et persiste à se taire. Mais on parle à partir de ça. Pour n'en être pas séparé, on parle.

Je ne me souviens pas de moi, enfant. Je me souviens, par bribes, de lieux, de choses, de figures parmi lesquels j'ai été présent. Et si j'ai su alors quelque chose de mon corps et de mon visage, c'est d'avoir cru trouver mon double dans la figure d'un autre enfant.

J'ai cru aimer l'enfant qui était ce double. Il était le soliste de notre chœur. Puis il mourut. Sa mort m'apprit que nos amours ne sont jamais mortes, que sans doute elles sont habitées de toujours par la mort, si bien que l'événement d'une mort les fait renaître.

L'enfant soliste fut, pour moi, la figure même de la Musique. Mes dieux ne sont pas liés à la terre. Comme la Musique, ils sont liés au temps.



80 F
936133-1
ISBN : 2-86744-397-0
3-94



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS